

Centenaire de la première guerre mondiale 1914 / 1918

Jacques BALLEYGUIER
(1893–1914)



Au point du jour
8 septembre 1914

Jean-Marie Balleyguier

Jacques Balleyguier
Au point du jour
8 septembre 1914

suivi de

Pierre Balleyguier
Cote 140
13 septembre 1914

De lourds et noirs nuages s'amoncellent sur l'Europe en ce début d'été 1914. L'orage va éclater, la guerre est inéluctable.

Depuis l'invasion prussienne de 1870 / 1871 et la honteuse perte de l'Alsace / Lorraine, la France attend impatiemment l'heure de la revanche. Il est enfin temps de laver l'humiliation.

Mais, quoiqu'elle en dise, l'armée française n'est pas prête. Les plus vieux généraux du haut état major ont dans les yeux le souvenir des charges héroïques de cavaleries, sabre au clair, ou les assauts des fantassins sur les lignes ennemies au son du clairon.

Quatre décennies n'ont pas été suffisantes pour faire évoluer « l'art de la guerre » pratiqué par l'armée française. L'uniforme du fantassin n'a que très peu évolué depuis la guerre de 1870 : pantalon garance rouge, capote (grand manteau) bleue, képi rouge et bleu sans oublier le lourd fusil Lebel de 1886 avec sa baïonnette longue comme une lance. Le combattant est équipé pour des affrontements rapprochés et du corps à corps, pas pour se fondre dans le paysage et surprendre l'ennemi. La tenue de l'officier est à l'avenant : rouge et bleu. L'officier garde le « privilège » de son rang, il n'est armé que d'un revolver et d'une épée avec laquelle il lance ses hommes à l'assaut de l'ennemi ! Aucun des deux, soldat comme officier ne porte un casque, équipement encore inconnu dans le paquetage du combattant de 1914.

L'armée française conserve un esprit chevaleresque complètement dépassé. La France est en retard d'une guerre, elle va le payer très cher dès les premiers mois du conflit.

Jacques Balleyguier, les hommes sous son commandement et des milliers d'autres soldats en seront les premières victimes.

Saint-Cyr : La promotion Montmirail (1912-1914)

Au mois de septembre 1912, Jacques intègre la prestigieuse école de Saint-Cyr. Il est âgé de 19 ans. Il est reçu 462^{ème} au concours d'entrée sur les 469 nouvelles recrues de la promotion 1912-1914 (864 candidats au concours d'entrée).

La 97^{ème} promotion choisit le nom de baptême *Montmirail* pour marquer le centenaire de la bataille de Montmirail le 11 février 1814, gagnée par les troupes impériales de Napoléon sur les prussiens. Les deux ans d'études à Saint-Cyr se concluent par la nomination au grade de Sous-lieutenant suivie par une première affectation dans un régiment.

Aucun des aspirants officiers de la promotion Montmirail ne pouvait encore imaginer le destin qui les attend au mois d'août 1914, leur formation militaire à peine terminée.

Traditionnellement, le 31 juillet est le jour du *Triomphe* de la promotion qui clôt sa formation à Saint-Cyr. Jour de fête pour les désormais sous-lieutenants qui, pour certains, vont entamer une longue et peut-être glorieuse carrière militaire.

Mais le *Triomphe* tant attendu n'a pas lieu en cette fin du mois de juillet 1914.

Le « serment de 1914 »

Le 31 juillet 1914, une trentaine d'officiers de la promotion Montmirail auraient fait le serment de monter la première fois à l'assaut de l'ennemi en *Casoar*¹ et *gants blancs*. C'est à dire en grande tenue !

Ce serment, auquel n'a pas participé Jacques Balleyguier, n'a pas été réprimandé par la hiérarchie militaire qui voyait là un geste héroïque de la part de ces jeunes officiers.

1. Casoar : plume décorative posée sur le Shako (sorte de képi) pour les cérémonies. Voir en partie documentation

L'Europe bascule dans une guerre dont personne ne soupçonne encore qu'elle sera la plus meurtrière de tous les temps.

Le 1^{er} août, le gouvernement français ordonne la mobilisation générale.

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Le 4 août, après avoir envahi la Belgique les premières troupes allemandes pénètrent en France.

L'apocalypse est en marche.....

Dès le 2 août les nouveaux sous-lieutenants de la promotion Montmirail rejoignent leur régiment d'affectation.

Pour Jacques Balleyguier ce sera le 120^{ème} Régiment d'Infanterie (RI) basé à Stenay dans la Meuse.

Août 1914 : entrée en guerre du 120^{ème} RI

Jacques arrive dans un régiment composé d'hommes provenant de différentes régions de France. « ¹Ardennais robustes, résistants à la fatigue et aux privations, solides travailleurs, tenaces et résolus dans la lutte;

Picards au calme bon sens, à la tête froide, mais au coeur chaud, hommes aux qualités graves que tempéraient l'entrain et l'humour d'ardents Parisiens »

Il prend le commandement d'une section de combat, soit 60 hommes.

Le 120^{ème} RI rejoint le front dès le début des hostilités. Persuadé que la guerre sera courte et évidemment victorieuse, les troupes s'engagent dans une guerre de mouvement. Aux attaques violentes et meurtrières de l'ennemi, répondent des contre-attaques de même ampleur. Les Allemands sont entrés en France, l'objectif du haut état-major français est de les contenir puis de les repousser et enfin de les poursuivre dans leur repli, jusqu'à Berlin.

L'heure est dans un premier temps à la guerre de mouvement. La guerre dite de position ou des tranchées ne viendra qu'à partir du mois de décembre 1914, après que les deux armées se soient mutuellement neutralisées.

La guerre de mouvement des premiers et des derniers mois du conflit sera bien plus meurtrière que celle des tranchées qui aura pourtant duré plus de trois ans.

Le premier mois de guerre du 120^{ème} RI :

Un ancien combattant raconte.

« Du 31 juillet au 9 août 1914, le Régiment travaille avec entrain à la mise en état de défense de sa zone; le terrain est très mouvementé, parfois marécageux, coupé de nombreuses petites rivières.

Pas de combat, seulement quelques escarmouches avec des patrouilles de cavalerie ennemie.

Le 10 août, le Régiment, relevé de sa mission de couverture, va cantonner à Delut, quand il reçoit l'ordre de se porter entre Pillon et Mangiennes pour soutenir le 5^{ème} Corps, fortement attaqué. Il s'engage résolument entre Pillon et Mangiennes, repousse l'ennemi au delà de l'Othain vers Longuyon, s'empare de dix prisonniers dont un officier, de trois mitrailleuses, de chevaux et d'un matériel important.

Avec le concours du 42^{ème} d'artillerie, il réussit à mettre hors combat une batterie de 77 et à faire fuir la cavalerie allemande. L'ennemi laissait sur le terrain de nombreux morts et telle-

¹ Historique du 120^{ème} RI (Anonyme, sne, sd) numérisé par Jean-Claude Philippot

ment de blessés que le Général commandant la 7^{ème} brigade crut devoir accorder un armistice aux Allemands pour leur permettre de nettoyer le champ de bataille.

A la suite de ce combat, le soldat Mège, de la 5^{ème} compagnie, reçut la médaille militaire, la première donnée à un militaire du Régiment pour faits de guerre.

Offensive de Belgique, combat de Bellefontaine.

Le 18 août, le Régiment quitte Delut et, se portant vers le Nord, va cantonner à Flassigny.

Le 20, la Chiers est franchie à Velosnes, et le 2^{ème} Corps, entre, avec toute l'armée, en Belgique.

Le 21 au soir, le Régiment est groupé à Meix devant Virton.

Le 22, à 7 h. 15, le 2^{ème} bataillon, tête du régiment, atteint Bellefontaine, qui est aux mains de l'ennemi.

A 9 h. 30, le 2^{ème} bataillon se porte en avant. Presque aussitôt accueilli par un feu violent d'infanterie, partant de la crête boisée au sud de Tintigny, il se colle bientôt au sol.

A 9 h. 45, les deux artilleries adverses entrent en action et le combat prend de part et d'autre un caractère âpre de plus en plus marqué.

A 10 h. 45, le 1^{er} bataillon est remis à la disposition du Colonel commandant le Régiment, qui l'engage, à sa droite, avec mission de couvrir notre flanc de ce côté.

Vers 13 heures, nouvelle et puissante attaque allemande sur notre droite que renforce encore la compagnie Duplantier, maintenue jusque-là à la garde du drapeau.

L'ennemi se rapproche de Bellefontaine dont il finit par border les lisières. On se bat même dans les rues du village, mais, aux sons d'une charge sonnée par le clairon Lamy, de la 5^{ème} compagnie, nous réussissons à dégager les abords immédiats de Bellefontaine.

A 15 h. 25, une contre-attaque de nos chasseurs à pieds, tombe dans le flanc gauche de l'ennemi; Bellefontaine est, cette fois, entièrement à nous.

Au surplus, les Allemands paraissent épuisés et ils se replient, vers le soir, dans la direction du nord; localement, nous sommes donc victorieux.

Le 120^{ème}, relevé dans Bellefontaine, à la nuit tombante, par le 18^{ème} bataillon de chasseurs, va cantonner à La Hage. .

Les pertes du Régiment sont cruelles aussi. Le Commandant Holstein; les Capitaines de Conchy, Bézy, Ballard, Collignon, Guilbert, Coguelat, Deland'huy; les Lieutenants Benoit, Blu, Franceschi, Gallopin, Maillard, De Bernon et Gaye; les Sous-Lieutenants Bryères, Keller, Legret, Braun, Huet de Guerville, Saint Roman sont tués; nous avons encore 12 officiers blessés, 873 hommes hors de combat.

Hélas! le succès du 120^{ème} et des chasseurs à Bellefontaine était tout à fait local. A notre droite, le IV^{ème} Corps d'Armée français à Virton: à notre gauche, les coloniaux à Rossignol, avaient échoué; il fallut battre en retraite sur tout le front.

Le 23, à la pointe du jour, le Colonel reçoit l'ordre de replier le Régiment vers le sud en direction de Montmédy. Décrochage pénible en raison des conditions défavorables du terrain couvert de bois, avec des routes médiocres aux pentes très rapides et de la tenaille dans laquelle l'ennemi, à droite et à gauche, tente en vain de nous enfermer.

Retraite de la Belgique, la bataille de la Marne.

Malgré les difficultés, nous atteignons Gérardville (Belgique), le 23, dans la soirée. Le 24, nous sommes en France à Avioth: le 25, aux abords immédiats de Montmédy; le 26, nous traversons la Meuse, sur un pont de bateaux, à Cervisy, au nord de Stenay.

La poursuite de l'ennemi est molle; l'énergie de notre action à Bellefontaine lui fait craindre un retour offensif de notre part. Nous dépassons, la rage au coeur, notre ancienne garnison, navrés de voir sur les routes les convois d'émigrés, et profondément attristés d'abandonner à l'ennemi toute une région qui nous est devenue si chère.

Après la destruction des ponts de la Meuse, le Régiment prend position dans la forêt du Dieu-let, près de la Neuville, face à la Meuse et à Stenay.

Le 27 août au matin, l'ennemi, qui veut passer le fleuve, lance des ponts de bateaux, à Cesse, en aval de Stenay. Ces ponts sont coupés par notre artillerie et, dans la journée, un combat s'engage jusqu'au corps à corps pour rejeter à la Meuse les unités ennemies qui l'ont déjà traversée et sont sur la rive gauche.

Le Général Cordonnier, commandant la brigade, exécute personnellement cette charge mémorable. Les ennemis qui ne sont pas tués sont noyés dans la Meuse : aucun ne peut repasser le fleuve.

Malheureusement, l'artillerie ennemie, en position dans les bois d'Inor, a bombardé nos positions pendant toute la journée et nous a occasionné des pertes. Le Commandant Boucheron-Seguin, le Capitaine Steff, le Sous-Lieutenant Pillardeau sont tués et inhumés dans le petit cimetière de Beaufort. .

A partir du 28, la retraite française est reprise. L'ennemi nous suit, sans beaucoup d'ardeur dans la poursuite. Nous tenons des positions le jour et retirons la nuit. Retraite cruelle, dans un terrain accidenté, n'offrant pour la marche que des routes étroites et insuffisamment entretenues. Nous traversons ainsi les fameux défilés de l'Argonne : fatigue considérable, ravitaillements difficiles; tout le monde est anxieux.

Le 120^{ème} traverse Sainte-Menehould.

Le 1^{er} septembre, le Lieutenant-Colonel Mangin, promu Colonel prend le commandement de la brigade ; il est remplacé à la tête du Régiment par le Lieutenant-Colonel breveté Girard.

Le 4 septembre, au cours d'un engagement avec la cavalerie ennemie, à Braux-Saint-Rémy, nous faisons des prisonniers.

Le 5, la compagnie Duplantier, qui leur a tendu une embuscade, met hors de combat sept cavaliers ennemis.

Nous nous arrêtons le soir à Sermaize, avec ordre de tenir les ponts sur le canal de la Marne au Rhin et sur la Saulx.

Le Régiment doit s'étendre sur le front d'Andernay à l'est, à la ferme d'Ajot à l'ouest : ces dispositions sont prises. Mais, dans la journée, le commandement supérieur nous donne de nouveaux ordres. Avec six compagnies seulement du Régiment et un groupe d'artillerie, le Commandant Letellier devra défendre le front primitivement fixé pour tout le régiment. Avec les six autres compagnies le Lieutenant-Colonel Girard ira, plus au sud, organiser un barrage dans la trouée de Cheminon.

Dès le 6 au matin, l'artillerie ennemie, fort nombreuse, en position sur la hauteur d'Alliancelles, canonne Sermaize et ses environs.

Le 7, le feu des canons allemands redouble de violence, et l'infanterie ennemie commence ses attaques sur tout notre front. Elle finit par pénétrer dans Sermaize où s'engage un combat de rues. »

Sermaize tombe, la section de Jacques et le reste des troupes du 120^{ème} RI se replient vers le village de Cheminon.

8 septembre 1914, l'attaque fatale

Un témoin décrit précisément le contexte des dernières heures du Sous-lieutenant Jacques Balleyguier :

« Après la perte de Sermaize-les-Bains, le commandement français craint une poussée sur Cheminon. Le colonel Mangin y commande un détachement de flanc qui tient ce village et les hauteurs avoisinantes pour battre le débouché des bois. Des éléments du III/120^{ème} RI sont même localisés à l'abbaye de Troisfontaines !

Vers 7 h, le commandant du détachement de la Colotte reçoit l'ordre de venir réoccuper les li-sières Nord des bois face à Sermaize.

Vers 11 h, des Allemands venant de la cote 173 cherchent à pénétrer dans les bois et à prendre pied vers la Maison-Blanche, défendue par la 3^{ème} compagnie qui les repousse.

Vers 17 h, celle-ci est violemment attaquée. L'ennemi réussit à amener à bout de bras un canon. Les Français se replient alors jusqu'à la Colotte.

Une partie du 120^{ème} stationne pour la nuit entre Cheminon et l'écart du Fays, sur la route de Saint-Dizier.

Pendant ce temps, au point du jour, les Allemands attaquent la maison forestière entre Sermaize et Cheminon défendue par des éléments du III/120^{ème}.

Le Sous-lieutenant Balleyguier y exécute une contre-attaque à la baïonnette. « *Tenant d'une main son épée qu'il avait dégainée, et de l'autre son revolver, il fit mettre baïonnette au canon et lui-même se rua en tête du peloton. Visé de tous côtés, il fut atteint d'une balle au cœur.*² »

« Le détachement doit toutefois se replier jusqu'à la ferme Brédé où il arrête l'ennemi. L'offensive allemande a été « brisée » à la fois « par le feu de notre artillerie et celui de l'infanterie ». Mais à quel prix. Du 6 au 8 septembre, le 120^{ème} comptabilise 37 tués, 166 blessés, 220 disparus.

Parmi les morts : le capitaine Louis, les sous-lieutenants Jacques, Marie Balleyguier, 21 ans, Jean-Charles Aubert de Vincelles, 20 ans et Méry.

A gauche, la bataille fait rage : le 72^{ème} RI reprend le village de Maurupt.

Dans les villages meusiens du Triangle, à l'ouest de Bar-le-Duc, les divisions du 15^{ème} corps entrent en scène. Il semble qu'au soir du 8, le 173^{ème} RI est à Couvonges, Mognéville et au bois Faux-Miroir, le 58^{ème} à Couvonges et Trémont-sur-Saulx, le 40^{ème} à Beurey-sur-Saulx et Trémont. Au 6^{ème} hussards, un escadron est à Couvonges.

La 29^{ème} Division d'Infanterie, commandée par le général Carbillat, est chargée de reprendre le village de Vassincourt évacué durant la nuit par le 5^{ème} corps. Cette action, à laquelle participent notamment les 6^{ème} et 24^{ème} bataillons de chasseurs alpins, échoue. »

² Extrait de la Citation pour la décoration de Chevalier de la légion d'honneur.

Le 13 janvier 1915, le sergent Mongin, compagnon d'arme de Jacques, donne son témoignage personnel sur les dernières heures de celui qui était également un ami d'enfance :

Notre régiment était déjà parti de Stenay³, pour garder différents points de la frontière, lorsque les Saint-Cyriens qui étaient appelés au 120^{ème} vinrent individuellement nous rejoindre.

A la 9^{ème} Compagnie, alors cantonnée au village de Jametz⁴, arriva tout d'abord le sous-lieutenant de Vincelles⁵ qui reçut le commandement de la 4^{ème} section, la mienne. Nous nous étions rapidement liés et pendant que les hommes creusaient des tranchées nous étions presque toujours ensemble et je m'informais souvent d'élèves de l'école spéciale militaire que je connaissais et dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis longtemps. Comme j'avais un assez grand nombre de camarades de Saint-Cyr j'étais perpétuellement à l'affût des nouveaux arrivants, et chaque fois que j'apercevais un pantalon rouge à bande bleu ciel, je cherchais un visage connu. Ainsi je découvris un jour avec plaisir, à la compagnie, le sous-lieutenant Blu, un ancien de Stanislas, qui devait être tué le 22 août à Bellefontaine.

Un matin, je venais d'être relevé de gardes lorsque mes yeux furent frappés par la vue dans notre cantonnement d'un saint-cyrien nouvellement arrivé. Après quelques secondes très courtes d'hésitation, car l'uniforme change beaucoup, je le reconnus pour mon ami Jacques Balleyguier. Le hasard d'une telle rencontre nous causa à tous deux une grande joie.

Nous nous connaissions depuis si longtemps, nous avions fait ensemble nos basses classes chez les frères de la rue de Grenelle. Puis nous avons été tous deux à Stanislas. Là je fus, il est vrai, d'une classe supérieure, mais nous ne cessâmes de nous voir aux récréations, aux sorties du collège ; et lorsque après mes classes de lettres j'entrai en mathématiques élémentaires nous nous retrouvâmes côte à côte sur les mêmes bancs, voisins d'étude. Nous devions être en 1914 voisins de combat.

Balleyguier eut à diriger la 1^{ère} section de la 9^{ème} compagnie : on peut dire qu'il s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de zèle et un grand cœur. Pendant les quelques jours qui précédèrent les engagements sérieux, il s'occupa activement et très énergiquement à réorganiser sa section et à y faire régner une stricte discipline ; à en faire la meilleure unité de la compagnie.

Tous ses hommes qui n'avaient tout d'abord vu en lui qu'un gradé de plus, apprirent peu à peu à l'estimer et rapidement lui marquèrent une affection et une confiance qui allèrent sans cesse grandissante et ne le trahirent dans aucun moment.

Pendant les courts intervalles de temps que lui laissait la ponctuelle exécution du service, il venait souvent me voir me faire part des quelques nouvelles qu'il avait apprises à la table des officiers, me communiquer les journaux si rares à ce moment, qu'il avait pu se procurer.

Lorsque, après Jametz, nous fûmes cantonnés à Delut⁶, nous nous rendions tous les jours, avant l'aurore sur le terrain qui devait être notre emplacement de combat. Bien souvent nous pouvions faire route ensemble ; et l'étape nous paraissait ainsi moins longue et moins fatigante.

Aux haltes nous allions toujours nous retrouver ; souvent de Vincelles se joignait à nous. Nous étions réunis quand deux jours de suite, nous eûmes le plaisir de voir un camarade commun, Avasse, brigadier au 42^{ème} d'artillerie et une autre fois Eugène Cayla, ancien de Stanislas. Le hasard réserve quelquefois de ces rencontres, qui semblent d'autant plus agréables qu'elles sont plus imprévues. C'est ainsi que mon ami eut la joie de pouvoir s'entretenir quelques instants près de Montmédy⁷, le 21 août (veille de Bellefontaine) avec son

³Stenay : commune du département de la Meuse

⁴Jametz : commune du département de la Meuse

⁵Jean Aubert de Vincelles (1894 -1914) : Sous lieutenant d'infanterie. Saint-cyrien de la promotion La Croix du drapeau. Mort au combat le 8 septembre 1914 à Sermaize-les-bains.

⁶Delut : Commune du département de la Meuse

⁷Montmédy : Commune du département de la Meuse

frère sous-lieutenant⁸ au 91^{ème} d'infanterie. Douce surprise à la veille d'une grande bataille, de notre première grande bataille (nous n'avions eu jusqu'ici que l'affaire de Pilon-Mangiennes⁹ le 10 août). Au passage de la Meuse, notre régiment donna peu ; il resta une grande partie de la journée en réserve dans les bois de Laneuville, face à la maison blanche. Je ne vis pas Balleyguier ce jour là, mais je sais que le lendemain 28 août il reçut la mission périlleuse d'aller reconnaître en patrouille s'il restait encore des Allemands sur la rive gauche de la Meuse, car on avait refoulé dans la soirée presque tous ceux qui avaient réussi à passer le fleuve. On m'a rapporté qu'en entrant dans le village de Cesse, Balleyguier, qui s'était emparé du fusil d'un blessé avait fait feu sur des ennemis égarés qui tiraient d'une fenêtre. Il reçut à cette occasion des félicitations du général.

La nuit suivante, la retraite continuait. A partir de ce moment l'enthousiasme diminua énormément parmi les troupes et mon ami lui-même, bien que faisant effort pour ne pas le laisser voir, commençait à perdre un peu confiance. Nous fatiguions beaucoup, la chaleur était forte, les distributions de vivres ne pouvaient se faire régulièrement. Balleyguier me répétait souvent, j'ai retenu son expression, « cette vie là commence à devenir empoisonnante. »

Enfin arrivés à Sermaize-les-bains, nous reçûmes l'ordre du général en chef : ne plus reculer maintenant mais tenir autour de Sermaize, sur les bords de la Saulx à Heiltz-le-Maurupt¹⁰, et pour notre bataillon, surtout dans les bois qui avoisinent le village de Cheminon, se déroula pendant près d'une semaine une sanglante bataille.



Au milieu des bois presque en bordure de la route qui de Cheminon mène à Sermaize (à environ 1 200 à 1 500 mètres de la forêt de Cheminon) se trouve dans la gauche une petite bâtisse en pierre d'aspect très modeste, la maison forestière. C'est une simple maison de garde, qui entoure un jardin potager enclos de hies vives touffues. Dans le jardin, un puits avec une forte margelle en pierre, rien de plus. C'est pour la possession de ce qu'on pourrait appeler une mesure qu'eurent lieu de violents combats. C'est là que mon ami Jacques

Balleyguier devait trouver la mort le 8 septembre dans la matinée. Voici dans quelles circonstances. La veille de cette journée si triste pour moi, le 2^{ème} peloton que le capitaine commandait en personne, avait reçu l'ordre vers le soir d'aller prendre position à la maison forestière. Mais arrivés à proximité nous fûmes accueillis par une fusillade assez violente ; et pour échapper aux balles nous n'eûmes que le temps de quitter la route et nous réfugier sous bois. Le capitaine estimant que nous n'étions pas en force pour attaquer et qu'il était trop tard nous emmena, dépistant ainsi toute poursuite, au cœur de la forêt où nous passâmes la nuit. Le lendemain de bon matin, Balleyguier resté à Cheminon avec le 1^{er} peloton, partit pour nous retrouver à la maison forestière qu'il croyait sans doute occupée par nous - le capitaine n'avait pas pu le faire prévenir - et où tout au contraire les Allemands étaient solidement retranchés : des mitrailleuses étaient installées dans la maison derrière la margelle du puits dont j'ai parlé ; des fantassins étaient dissimulés derrière toutes les haies et les arbres fruitiers ; certains même étaient juchés au haut des arbres. Balleyguier cependant décida d'aller de l'avant ; Il fit mettre à ses hommes baïonnette au canon et lui même marche en tête. On m'assura qu'apercevant un soldat grimpé dans les branches d'un arbre et s'appêtant à tirer, il le tua d'une balle. Puis ce fut une ruée terrible à l'intérieur de la maison dont les portes avaient été enfoncées. Balleyguier tenait d'une main son épée qu'il avait dégainée, de l'autre son revolver. On m'a certifié qu'il avait lui même abattu plusieurs adversaires, mais à la fin, visé

⁸ François Balleyguier

⁹ Commune de Mangiennes (Meuse) : Théâtre d'un des premiers combats de la première guerre mondiale.

¹⁰ Heiltz-le-Maurupt : Commune du département de la Marne

de tous côtés, il fut atteint d'une balle en plein cœur. Il eut encore la force de s'écrier « *en avant mes braves !* » Ce furent là ses dernières paroles. Puis il tomba raide mort.

On exécuta ses dernières volontés, on essaya d'aller de l'avant, mais il y eut beaucoup de victimes au premier peloton ; les nôtres débordés durent se retirer. Il devait être 10 h environ lorsque mon ami mourut de la façon glorieuse que je viens de dire. C'est vers midi qu'un homme qui savait notre amitié réciproque vint m'annoncer la mort de son chef. Je restais consterné. Dès que j'ai pu le soir, j'ai interrogé ceux qui avaient pris part à l'engagement du matin. C'est d'après leurs récits que j'ai pu reconstituer l'histoire de cette triste matinée, telle que je viens de l'exposer. Plusieurs hommes ont entendu les ultimes paroles de leur sous-lieutenant « *en avant mes braves* » qui, touché au cœur a succombé presque instantanément. Ils ne purent bien malheureusement ramener son corps. Bien certainement c'est que cela leur fut impossible, car tous à l'exemple de ses supérieurs l'estimaient et l'aimaient pour sa parfaite franchise et sa bravoure, qui, non téméraire pourtant, était quand il le fallait, sans bornes. La première section dont un simple sergent dut prendre le commandement se sentit alors vraiment privée de son chef. Moi j'étais privé d'un ami. J'eus dans la même journée à regretter de Vincelles, qui passé depuis peu à la 12^{ème} compagnie fut tué dans l'après-midi d'une balle en pleine tête, presque à mes côtés, à l'attaque d'une petite ferme, la ferme de l'abbaye. Les deux saint-cyriens en compagnie desquels j'avais fait tous les débuts de ma campagne tombèrent ainsi à l'ennemi le même jour dans des circonstances tout à fait analogues.

Le lendemain l'adversaire était obligé de battre en retraite. Nous prîmes pour les poursuivre la route de Cheminon à Sermaize. Notre compagnie marchait en tête. La route était obstruée de cadavres Allemands et les bois en étaient remplis. Notre artillerie avait bombardé pendant la nuit un bivouac qu'elle avait à peu près anéanti, vengeant ainsi de façon éclatante la mort des nôtres. En passant devant la maison forestière, je reconnus au bord du fossé deux soldats de la 1^{ère} section parmi les casques à pointe et les uniformes gris vert. J'aurais voulu m'écarter quelques instants, pénétrer à l'intérieur de la maison. Je ne l'ai pas pu. Mais on m'a assuré que le commandant Lecomte, qui avait pris part à l'engagement de l'avant-veille et avait été à même d'apprécier la belle conduite de Jacques Balleyguier, avait retrouvé ce jour là son corps, que l'on avait respecté. On m'a dit qu'il avait recueilli pour les remettre dans la suite à sa famille quelques objets lui ayant appartenu, notamment un portefeuille qui contenait quelques lettres et un peu d'argent.

C. Mongin

Sergent au 120^{ème} d'infanterie

Autre version des circonstances de la mort du sous-lieutenant Jacques Balleyguier :

Il a été raconté à Sabine Morand (née Balleyguier), un témoignage un petit peu différent sur les dernières heures de son oncle. Voici ce qui lui a été rapporté :

« Au cours des préparatifs de la bataille de la Marne, une petite maison forestière, située dans la forêt dominant la vallée stratégique était-elle occupée par nos ennemis ?

Deux officiers, dont Jacques Balleyguier et une quinzaine d'hommes reçoivent l'ordre de la sécuriser. Ils sont accueillis par une salve. L'autre officier est tué. Jacques, lui-même gravement blessé mais pas mortellement, se lance à l'assaut avec les hommes survivants, avec succès. Mais la grande bataille durant, Jacques ne pouvant être soigné perd tout son sang et décède finalement.¹¹»

¹¹ Courrier du 15 avril 2014, de Sabine Morand à Jean-Marie Balleyguier.

Le rédacteur du bulletin paroissial de Saint Thomas d'Aquin relate des circonstances encore différentes :

Il cite les correspondances de Jacques à ses parents :

Le 6 (août 1914) : « Je quitte Péronne et serai à Dauwiller ce soir. Ne t'inquiète pas de moi. Je reviendrai, j'en ai l'impression. J'ai communiqué ce matin avant de partir. Je t'embrasse comme tu sais. »

Le 16 : « Je suis avec un bon commandant. On m'a placé lieutenant en 1^{er} et ma section commence à être dressée. Nous n'attendons que l'ordre de nous remuer. Vivement le passage du Rhin, le coup de foudre à la française ! »

Enfin il reçoit le baptême du feu. Le 22 au soir, il écrit au crayon un billet haletant d'émotion : « Champ de bataille de Bellefontaine ou de Virton, selon le nom que lui donnera l'histoire. Depuis ce matin nous avons combattu. Mon bataillon était en avant-garde et a écopé ferme. Depuis midi, marche sous bois par groupes de vingt et trente hommes, revolver au poing, chichi terrible. Je suis encore en vie. Prenez courage; pour moi, j'avoue que les premières balles m'ont fait baisser la tête, mais j'ai quand même marché à ma place d'entraîneur. Le plus dur, c'est de voir tomber les autres, d'autant plus que les Prussiens achèvent les blessés. J'ai ramené en arrière de la ligne de feu un capitaine frappé au cœur et qui est mort peu après et mon sergent blessé aux reins. C'est impressionnant ! »

Le 4 septembre, il écrit pour la dernière fois : « Ne t'effraie pas pour moi. J'ai eu de la veine. Cela me fait deux batailles sérieuses et un combat contre Messieurs les Uhlans — Même à deux secondes de tomber on s'amuse comme des fous ! Cette nuit, nous attendons théoriquement des uhlands ! Avec eux, c'est la petite guerre, du boyscoutisme aucunement dangereux. Espérons pour la France ! La guerre durera ce qu'elle pourra, ce qu'il faudra ! Je vous embrasse tous. Espérez !

Le 5, le 120^e vient cantonner à Sermaize, et commence, le 6, un combat de cinq jours, sans trêve et sans merci, épisode partiel de l'immense bataille de la Marne.

Au début, nos troupes se replient encore, continuant le mouvement de retraite commencé depuis la Belgique sur l'ensemble du front. Après avoir subi un bombardement terrible, elles abandonnent Sermaize pour se fortifier à Cheminon, cinq kilomètres plus à l'Ouest, et les Allemands achèvent de brûler la jolie petite ville de Sermaize, mettant à la main le feu à la vieille église et à plus de six cents maisons. Entre les deux localités, sur la route au milieu des bois, se trouve une maison forestière, humble logis de garde entouré d'un pré. On se la dispute comme une forteresse redoutable.

Les Français l'ont perdue le 7 au soir et les Allemands l'ont fortifiée mettant une mitrailleuse dans la margelle du puits, postant des hommes derrière les haies, derrière les fenêtres, jusque dans les arbres.

Le 8 au matin, le lieutenant Balleyguier reçoit l'ordre de l'attaquer à nouveau. Il dirige sa compagnie par les bois, faisant un détour, et il arrivait à la lisière du pré lorsqu'un obus fracassant un chêne à côté de lui, il reçut un énorme éclat qui lui enleva tout le côté gauche du corps : Il tomba en héros, entraînant ses hommes, et en hurlant : *En avant quand même, vive la France !* » (Extrait d'une lettre du colonel Vouillemin, de l'État-Major de Langle de Gary.) Le combat continua si violent que les vivants n'eurent pas le temps d'ensevelir les morts.

Ce n'est que le 13 qu'un camarade de Saint-Cyr, de Tristan qui devait lui-même succomber en novembre, rendit les derniers devoirs à son ami. Il l'enveloppa dans un morceau de tente allemande, à la lisière du bois, dans le pré vert et l'y déposa près d'une quinzaine de soldats français. Mais ce sacrifice n'est pas resté sans récompense.

Qu'importe la version des faits, ce n'était qu'un début

À peine plus d'un mois après l'engagement des hostilités et la terrible journée du 22 août¹², la « Grande guerre », la « der des ders » entraîne le monde dans un impitoyable enfer qui se poursuivra durant quatre longues années.

Deux cent trente trois Saint-Cyriens de la promotion Montmirail mourront au combat entre 1914 et 1918.

Le Sous-lieutenant Jacques Balleyguier est l'un des 1,3 millions militaires français morts au combat. Pour perpétuer son souvenir, François Balleyguier prénommera son fils aîné Jacques, mon père.

Depuis 1987 ils partagent le même caveau au cimetière du Montparnasse à Paris.

Jean-Marie Balleyguier
Neuilly-lès-Dijon, septembre 2014



Jacques était le quatrième enfant de Georges et Mélanie Balleyguier.


Madeleine (1886/1971)
Henri (1887/1969)
François (1890/1954)
Jacques (1893/1914)
André (1896/1974)

¹² Durant cette seule journée, 27 000 français furent tués au front ! (dont 24 « Montmirail»). Ce fut la journée la plus meurtrière de toute la première guerre mondiale. Malgré ces pertes immenses et inédites dans les conflits armés, Le haut état major n'opère aucun changement de stratégie ou de méthode de combat, on continue à charger baïonnette au canon, à l'épée et au revolver pour les officiers.





Mémorial Genweb 1914-1918

 **BALLEYGUIER, Jacques Jean Marie**
Sous-lieutenant - 120e R.I.



Matricule, recrutement :
341- Seine 2B

Date de naissance :
21/04/1893

Commune de naissance :
Paris 07

Genre de mort : Tué à
l'ennemi

**Mention Mort pour la
France :** Oui

Date du décès : 08/09/1914

Commune du décès : Sermaize-les-Bains (51, Marne)

Lieu : Maison Forestière, forêt de Sermaize

Autres informations : Saint-Cyrien de la promotion de Montmirail, sous lieutenant au 120e R.I - Légion d'honneur (posthume), Décédé de blessures de guerre constat le 15/09/1914 à Robert-Espagne (55).



Ci-dessus : Eglise Saint-Thomas-d'Aquin, 75007 Paris. Stèle à la mémoire des morts du quartier durant la guerre de 1914-1918.

Photos : J-M Balleyguier 29/11/2014.

Ci-dessous : Mairie du 7^{ème} arrondissement de Paris, hall d'entrée. Carrousel de plaques.
Monument aux morts de l'arrondissement.

Photos : J-M Balleyguier 14/11/2015.



Ces deux photos ont été prises douze heures après les attentats perpétrés à Paris dans la nuit du 13 au 14 novembre 2015. Un siècle n'aura pas suffi pour éradiquer toute idée de violence entre les hommes, quelle qu'en soit la cause.



(Les drapeaux et les gerbes de fleurs sont les restes des commémorations du 11 novembre qui se sont déroulées deux jours plus tôt).

Comment on se prépare à mourir en héros

Jacques Balleyguier, 21 avril 1893 — 8 septembre 1914.

Fils d'un de nos meilleurs paroissiens, architecte distingué, et membre de l'Association de nos Pères chrétiens, Jacques Balleyguier fit ses premières études à l'école de la rue de Grenelle¹³. Comme ses frères, il fit sa première Communion à Saint-Thomas d'Aquin et alla achever ses études au Collège Stanislas. Comme ses aînés, il partit le jour de la mobilisation, mais, tandis que ses frères abandonnaient leurs études et leur situation pour faire leur devoir de Français, lui voyait avec une joie immense réalisé, dès le début de sa carrière, cet idéal de tous les militaires, ce but que beaucoup ont rêvé sans pouvoir l'atteindre, la guerre nationale contre l'ennemi de race, la guerre de revanche.

Jacques Balleyguier avait, en effet, depuis son enfance, une vocation militaire qui s'épanouit en lui, avec les circonstances de sa courte carrière, jusqu'à l'enthousiasme fanatique qu'on pourrait appeler la « folie de l'épée ». Il ne rêvait que la mort héroïque du combattant, que la gloire de savoir son nom sur la plaque de marbre où sont inscrits à Saint-Cyr les « Tués à l'ennemi ». Et certes s'il a souffert pendant les cinq jours où son corps est resté dans les bois de l'Argonne, son sacrifice a été fait loyalement, avec le sourire du héros chrétien sur les lèvres et dans le cœur.

Il comprenait la vocation militaire comme un sacerdoce, dans le renoncement de la volonté, l'acceptation de toutes les fatigues, de toutes les missions, avec la seule ambition de se dévouer. L'ardeur de sa jeunesse savait prendre le calme qui influence immédiatement les subordonnés. Il le prouva dès ses débuts, alors que, simple caporal au 154^e de ligne à Lérrouville où il faisait son année de service avant d'entrer à Saint-Cyr, les circonstances le placèrent au milieu des troubles de caserne occasionnés par la loi de trois ans¹⁴. Les journaux socialistes et antimilitaristes avaient trop bien réussi à monter les cerveaux des mauvais soldats contre cette loi si nécessaire, à laquelle nous devons le salut de la France, et, dans bien des casernes, il fallut sévir. A Lérrouville, la mutinerie s'étendit dans le quartier d'une façon générale et les sous-officiers avaient renoncé à réprimer le mouvement en l'absence de leurs chefs. Jacques Balleyguier, nullement intimidé, intervint avec un énergique sang-froid. Seul avec un sergent, il maintint les têtes les plus chaudes et calma l'effervescence par ses conseils de discipline et d'amour du pays. Son énergique attitude lui valut des félicitations du général d'Amade, commandant du corps d'armée, et une citation à l'ordre du jour, première récompense obtenue à 18 ans.

Son année de Saint-Cyr, dans la promotion de Montmirail, marqua en lui un très heureux changement.

Son naturel qui avait semblé jusque-là silencieux et rêveur prenait l'aplomb de la certitude, la joie de la possession de la voie choisie. Très entraîné aux fatigues et dédaigneux du mal physique (il le montra lors d'une blessure en service commandé qui le tint un mois à l'infirmerie de l'école), son corps s'élançait comme une belle plante vigoureuse. Son âme semblait le soulever et restait fidèle à ses douces habitudes de piété et de famille. A chaque sortie de Saint-Cyr, il descendait de la gare Montparnasse pour aller tout d'abord communier à

¹³ Saint Thomas d'Aquin

¹⁴ A la demande de l'état major de l'armée qui craignait une attaque allemande de grande envergure, le gouvernement d'Aristide Briand accepte de porter la durée du service militaire de deux à trois ans. La loi est votée le 19 juillet 1913. Elle sera vigoureusement combattue par Jean Jaurès et la SFIO.

la chapelle des Carmes, puis donnait la plus grande partie de ses heures de congé à sa grand-mère qu'il affectionnait particulièrement et qu'il entourait d'une façon touchante au moment de sa dernière maladie.

Cependant la préoccupation de son orientation à la sortie de l'école ne le quittait pas. Sa volonté de donner tout de suite au pays le plus possible de lui-même ne vit alors comme moyen pratique que le départ aux colonies. Il se mit donc à étudier à fond l'histoire des guerres d'Afrique, la géographie et les mœurs des pays noirs. Ce qui n'était dans son enfance que l'attrance de l'inconnu, du mystérieux désert, que des rêveries d'explorations dangereuses, devenait le besoin de travailler pour la plus grande France, le désir des progrès à réaliser, et du bien à faire à de pauvres peuplades. Au moment de prendre une décision définitive, le 24 juillet, il écrivit à son père en lui exposant ses idées d'avenir et son désir de départ sans se douter qu'il partirait huit jours après et pour toujours. « Je sais que cela te sera très dur ainsi qu'à maman d'accepter le sacrifice de me laisser partir aux Colonies, mais je crois que mon devoir serait d'aller là-bas. On parle toujours d'une guerre avec l'Allemagne. Mais les gouvernements des deux posant cette guerre, j'aurai le temps de venir avec des Sénégalais bien formés qui sauront rappeler aux Prussiens les noirs de 1870. Si je suis trop loin et que je reçoive l'ordre de rester là-bas, je tiendrai un poste qu'il m'aurait plu de voir tenir à un autre, je serai à la peine sans être à l'honneur ; il faut m'y attendre. Je risque, avec quatre-vingt-dix chances sur cent, d'avoir le bonheur de mettre des Sénégalais, que j'aurai formés, en face des Prussiens. C'est assez tentant ! » Maintenant si je suis en France à ce moment, j'aurai les troupes excellentes dont nos anciens ont fait Bazeilles¹⁵. Ce n'est pas non plus un mince honneur.

Enfin, je risque un peu la gloire et je crois que c'est un sacrifice à faire pour notre nom. Tu sais que, sans me vanter, je suis plus porté au courage qu'à l'esprit d'arrivisme. Je ne saurais pas faire de concessions pour avoir un galon de plus. « Tu aurais accepté que je parte missionnaire. Eh bien ! Sache que très souvent là-bas le Drapeau et la Croix ne font qu'un. Les Missionnaires sont Français, les Coloniaux sont catholiques. Leurs métiers sont beaux, mais obscurs, leur idéal est souvent le même. Il y a peu de différence entre le Missionnaire et le Colonial. Ils se rendent mutuellement service et ils en sympathisent davantage. » Cette profession de foi était à peine écrite que le feu prenait aux poudres et provoquait l'épouvantable cataclysme qui dure encore. La pépinière de héros qu'était l'école de Saint-Cyr fut soumise toute une semaine à des alternatives d'espérance ardente et de désillusions, suivant les hauts et les bas des négociations diplomatiques. Si tout fut mis en œuvre par notre gouvernement pour conjurer la catastrophe, les vœux de cette jeunesse guerrière appelaient la bataille et la revanche, quitte à la payer de son sang.

Enfin le 1^{er} août, un mouvement indescriptible remplit les vieux bâtiments de l'école. Les trois promotions, Marie-Louise, Montmirail, la Croix du Drapeau, fêtaient la déclaration de guerre avec un enthousiasme fou. Le 2, au matin, ce fut le grand Pékin, l'arrivée à Paris, les derniers préparatifs. Ceux de l'âme d'abord ; Jacques entendit la Messe et se confessa une dernière fois. Puis, une charmante toilette, il fallut transformer la tenue de Saint-Cyrien en celle de sous lieutenant. Des galons enlevés au képi de polytechnicien de l'aîné, cousus en hâte sur le képi bleu et rouge de Saint-Cyr, d'autres galons aux épaules, aux manches, la cantine bondée, les derniers baisers donnés à sa mère et au jeune frère, le père et les aînés étant déjà partis à leurs postes, le voilà prêt et il part, beau et gai comme pour un bal, à la gare de l'Est où les remous effrayants de la foule l'ont vite dérobé aux regards pleins de larmes. Sa destination est Péronne, qui a remplacé Stenay, comme dépôt du 120^e d'infanterie.

¹⁵ Bataille de Bazeilles : du 31 août au 1^{er} septembre 1870.

Les courtes lettres qu'il put écrire jusqu'au 5 septembre, les récits que ses camarades firent de son attitude pendant ces quelques semaines témoignent d'un calme d'esprit, d'un amour du métier, d'une justesse de vues qui sont les vraies qualités militaires. Il trouve d'abord tout facile, les dangers amusants, les combats avec les uhlands, des poursuites à la Nick Carter. mère : « J'ai mené aujourd'hui, pour la première fois, mes 64 hommes à l'exercice. Ils sont très bons et marchent avec bonne volonté. Au feu, avec moi, ce seront des dieux, tel ton fils qui t'embrasse en attendant son retour avec la croix et trois galons (au moins). » (...)

C'est le rempart de tous ces corps jeunes et forts qui a fait la barrière que l'ennemi ne put franchir pour avancer jusqu'à Paris. N'y a-t-il pas un symbole mystérieux de la vertu des holocaustes purs et volontaires dans la retraite de l'ennemi, abandonnant le terrain juste à l'issue du bois de Cheminon où tant des nôtres tombèrent. L'immense ondulation du front se reculait sur toute la ligne. La bataille de la Marne était gagnée. Pour des héros, n'est-ce pas la récompense terrestre la plus haute, en même temps que Dieu leur réservait la couronne des martyrs ?

Jacques Balleyguier rêvait de revenir avec la croix d'honneur. Il avait emporté dans sa sacoche la croix de son oncle, le colonel Duchâtelet qu'on lui avait donnée à la mort de celui-ci. Ce sont ses deux frères qui l'ont obtenue pour leur vaillance et leurs blessures, lui a celle du Ciel, le signe d'honneur des élus.

Montmirail et la Croix du Drapeau : les promotions de la revanche

Jean Allard-Meeûs, de la même promotion que Jacques Balleyguier et instigateur du « serment de 1914 » est symptomatique de l'état d'esprit de la société française de l'époque. La revanche¹⁶ de la France sur la Prusse est ardemment attendue depuis plus de quarante ans. Les jeunes élèves sous-officiers de Saint-Cyr des promotions Montmirail et Croix du Drapeau (97^{ème} et 98^{ème} promotions de l'école), quasiment tous issus de la bourgeoisie et de ce qui reste des noblesses d'empire et de la monarchie, ont été éduqués dans leur enfance pour l'accomplissement de ce que l'on peut appeler le fantasme de la revanche. Mélanie Balleyguier, la mère de Jacques, écrit dans son livre *Ma petite patrie, la rive gauche*¹⁷ ce qu'elle ressentait en 1871, à l'âge de 9 ans, après la pitoyable défaite des armées françaises « une rage envahit mon âme grandissante et l'idée de la revanche devint celle de toute ma vie future. J'enrage de ne pouvoir me battre et je me dis que je donnerais pour cela des fils à mon pays ».

L'heure a enfin sonnée en ce mois d'août 1914.

Le vendredi 31 juillet, à l'occasion du baptême de la promotion de la Croix du Drapeau par celle de Montmirail, Jean Allard-Meeûs galvanise ses mille camarades réunis (469 *Montmirail* et 536 *Croix du Drapeau*) en déclamant un poème de sa création.

« Quarante ans sont passés¹⁸, leur drapeau flotte encore
Sur nos forts et nos tours, et chaque jour l'aurore
Se levant sur le Rhin,
Comme pour l'embraser, sur la terre endormie
Jette un reflet de feu, sur la rive ennemie
Jette un reflet d'airain !

¹⁶ La 99^{ème} promotion de St Cyr (1915-1917) fût baptisée *Grande Revanche*

¹⁷ Edité en 1951, P. Lethielleux, libraire-éditeur

¹⁸ Quarante ans depuis la défaite française de 1870 contre les prussiens.

Quarante ans sont passés, amis, la coupe est pleine !
Entendez-vous ces cris qui montent dans la plaine :
Courage ! malgré tout !...
C'est la voix des vaincus¹⁹, dans l'ombre et le mystère
Héros obscurs couchés pour toujours sous la terre,
Et nous criant : debout !...

Entendez-vous ces voix plus faibles, mais plus douces
Voix de mil huit cent six²⁰, dont les échos nous poussent
A nous venger... là-bas !

Ce sont les chants guerriers des vainqueurs de l'histoire,
Vétérans de l'Empire, amis de la victoire,
Nous contant leurs combats

Les premiers à nos cœurs reprochent l'indolence
Et l'oubli de l'affront, cette antique vaillance
Qui nous allait si bien ;
Les autres, les vainqueurs, nous chantent l'espérance,
Et nous disent comment, jadis, l'aigle de France
A tué l'oiseau prussien !

Soldats de notre illustre race
Dormez, vos souvenirs sont beaux !
Le temps n'efface pas la trace
Des noms fameux sur les tombeaux ;
Dormez, par-delà la frontière
Vous dormirez bientôt chez nous ;

Notre vaillance reste entière
Et sur vos tombes, à genoux,
Nous viendrons déposer nos armes,
Vengés de nos anciens malheurs,
Les arrosant avec nos larmes,
Nous y ferons fleurir nos fleurs !

Vous nous avez volé l'Alsace et la Lorraine,
Vous n'arracherez pas ce sentiment humain
Germé de notre cœur, et qu'on nomme la haine,
Gardez votre pays... nous y serons demain ! »

Pour ces nouveaux officiers de 21 et 22 ans, il n'est plus temps de rêver à la gloire, mais de la conquérir. Nous connaissons la suite.....

¹⁹ L'armée française de 1870/1871

²⁰ Le 27 octobre 1806, Napoléon entre dans Berlin à la tête des troupes impériales après avoir vaincu les prussiens à la bataille d'Iéna quelques jours auparavant.

Shako avec Casoar, Saint Cyr l'école



Cette coiffure militaire rigide, à visière, est portée avec la grande tenue. Réservée à l'origine aux hussards hongrois, elle est adoptée en France au XVIIIe siècle pour les régiments de cavalerie légère.

Par décret impérial du 25 février 1806, le shako devient la coiffure de l'infanterie de ligne. Il subit de nombreuses transformations pour devenir, en 1890, le modèle porté aujourd'hui par les militaires Saint-Cyriens. Pour les cérémonies, un plumet surnommé le « casoar » retombe sur la visière du shako. Ce plumet devient blanc et rouge en plumes de coq retombantes à l'occasion du voyage officiel à Paris, le 24 août 1855, de la reine Victoria. Ce choix est fait par Napoléon III pour honorer son invitée, car ces couleurs sont celles de la maison royale d'Angleterre.

Le « serment de 1914 »

Les trente sous-lieutenants de la promotion Montmirail respectèrent-ils leur serment ?

L'armée a essayé de minimiser cette affaire au maximum. Il semble toutefois que beaucoup de ces jeunes officiers aient renoncés à leur serment une fois en face de la réalité de la guerre.

En tout cas, au moins l'un d'entre eux tenta de se lancer à l'assaut en « Casoar et gants blancs ». Mal lui en prit !

Le Capitaine Albert Paluel-Marmont raconte dans son ouvrage *En Casoar et gants blancs* la mort vaine et inutile du Sous-lieutenant Jean Allard-Méus :

« Il était très grand (...) dans sa tenue éclatante de Saint-Cyrien, à peine souillée de terre aux genoux, portant haut son shako de l'école et son casoar. Il reçut l'ordre de se porter à l'assaut d'un bois tout proche. Alors pour électriser les siens, il s'amusa, enleva son shako et le tenant à bout de bras "Les balles", dit-il, "voici comment on les attrape". Pour lui donner raison, une balle troua sa coiffure. Il éclata de rire. Ses hommes, transportés s'élançèrent. "En avant !" cria-t-il encore. Mais son casoar vacilla au bout de sa main... Son bras croula. Allard-Méus s'abattit ».

C'était le 22 août 1914.





8 septembre 1914, forêt de Sermaize-les-bains, lieu dit la Colotte.....au point du jour.

Photo J-M B du 14/04/2016

Première guerre mondiale 1914 / 1918

Pierre BALLEYGUIER

Cote 140

13 septembre 1914

Capitaine
305^{ème} Régiment d'infanterie
5^{ème} bataillon
19^{ème} Compagnie

Jean-Marie Balleyguier
Décembre 2014

Le 305^{ème} Régiment d'Infanterie

Casernement ou constitution en 1914 à Riom. Le Régiment appartient à un groupe de Division de réserve de la 63^e Division d'Infanterie, de la 126^e Brigade d'Infanterie. Constitution en 2 Bataillons (5^e et 6^e), de 4 Compagnies chacun (17^e à 24^e), et de deux Compagnies de mitrailleuses.

Le corps voyage en chemin de fer. Il est mis en route en deux trains.

Départs de Riom, pour la gare de Genevreuille (Haute-Saône) :

- Le 12 août, à 22 h. 53 ;

- Le 13 août, à 3 h. 33.

Le régiment est parti au complet, soit : 38 Officiers²¹, 177 sous-officiers, 2024 hommes de troupe, 115 chevaux.

Arrivés, le 13 à Genevreuille, les échelons débarquent. Le lendemain, à travers champs, le Régiment rejoint le point de concentration de Vy-lès-Lure (70).

Son premier contact avec l'ennemi se fera le 6 septembre 1914.

Alsace : Bréchaumont, Guevenatten, Burnhaupt-le-Bas, Bernwiller (19/08), Spechbach-le-Haut, Balschwiller, Ballersdorf, Traubach-le-Bas, Belfort.

13 septembre 1914, la bataille de Fontenoy²²

Le Régiment est alors sous les ordres du Commandant Tibord dont la bravoure froide et réfléchie ne le cède en rien à celle du Lieutenant Colonel Andlauer récemment blessé après avoir donné à tous l'exemple de ce que peut un chef dans des circonstances critiques. La pluie tombe à torrents et vient transir ces hommes exténués par les marches et les combats ; la poursuite continue quand même tant est grand le désir de tous de voir l'Allemand hors de France.

Le 12 septembre le Régiment arrive sur les bords de l'Aisne dont les ponts sont rompus, il passe pourtant la rivière homme par homme sur les portes d'une écluse et occupe Fontenoy. L'ordre parvient alors de se porter sur le plateau au nord, que des renseignements indiquent comme solidement tenu.

L'attaque est décidée pour le lendemain, 13 septembre.

L'artillerie sans munitions ne peut venir en aide à l'infanterie et celle-ci, dès son arrivée sur la crête, est assaillie par une violente fusillade, le 5^{ème} bataillon est rapidement décimé, son chef, le Capitaine de Mougins, tué en cherchant à porter la ligne en avant en dépit de tous les obstacles.

En vain le 6^{ème} bataillon cherche-t-il à appuyer l'attaque, le feu rasant et extrêmement meurtrier qui part de la ligne ennemie immobilise les assaillants qui se terrent et emploient la journée à s'établir sur le terrain. Le soir, vers 19 heures, les Allemands tentent par une violente contre-attaque de nous rejeter au bas du plateau. Un instant la situation est critique, mais entraînés par leurs chefs, nos braves réservistes du 305^{ème} repartent au combat et réoccupent les positions un instant perdues. Les pertes sévères, 8 officiers tués²³ ou blessés, 365 hommes hors de combat, prouvent bien l'acharnement de la lutte et si le Régiment n'a pu pousser plus loin, c'est que la faiblesse des effectifs, l'impuissance de notre artillerie à le soutenir,

²¹ Dont le capitaine Pierre Balleyguier.

²² Extrait de « *Historique du 305^{ème} Régiment d'Infanterie : guerre de 1914 – 1918* »

²³ Dont le Capitaine Pierre Balleyguier.

l'épuisement de tous ne lui permettent pas, comme du reste à toute l'armée française, d'achever l'œuvre si bien commencée à la Marne.

Le 305^{ème} s'incruste dans le sol en face de son adversaire et commence sa tâche dans la guerre de tranchées. Dans la nuit du 19 au 20 septembre les Allemands profitent de la nuit, s'avancent jusqu'à nos lignes. Les unités du 5^{ème} bataillon en cours de mouvements à la suite d'ordres sont surprises et refluent un moment abandonnant la côte 140. De nombreux officiers se dévouent pour rétablir l'ordre et repousser l'attaque. Ils trouvent là une mort glorieuse. Le Commandant Tibord, l'homme du devoir, le Capitaine Rochette, un brave, les Sous-Lieutenants Pascal, Bouchet tombent sans pouvoir endiguer le flot qui reflue jusqu'à Fontenoy. Mais au jour le 6^{ème} bataillon arrive à l'aide et tandis que notre artillerie dirige un feu violent sur les colonnes allemandes, il pousse peu à peu ses éléments sur le flanc de l'adversaire. Puis le 305^{ème} repart à l'attaque et le 20, à 16 heures, les hauteurs de la côte 140 sont définitivement reconquises. L'ennemi laissait de nombreux morts et blessés sur le terrain.

Une seconde version du déroulement de la journée du 13 septembre 1914 :

Vers 5 heures du matin nous recevons l'ordre de nous porter au nord de Fontenoy, vers la cote 140, dans l'ordre 5^{ème} et 6^{ème} bataillon. En arrivant sur la crête le 5^{ème} bataillon est décimé. Le Capitaine de Mougins est tué. Le 5^{ème} bataillon est immobilisé. Le 6^{ème} bataillon appuie par 3 compagnies le mouvement du 5^{ème} bataillon. La 22^{ème} reste en réserve dans un chemin qui monte vers la cote 140. Les balles et l'artillerie ennemies nous prennent pour cibles. Nous ne pouvons avancer. Le Commandant Tibord donne l'ordre de faire des tranchées et de résister sur place. La journée se passe ainsi.

Vers 7 heures du soir, les balles commencent à cribler nos lignes, des sections de tous les régiments lâchent pied, se replient vers Fontenoy et une panique générale se produit. Le Général de brigade qui est venu se placer à hauteur de la 22^{ème} Compagnie ne peut empêcher le flot des fuyards de descendre vers Fontenoy.

Nous nous efforçons de ramener sur le plateau tous les hommes débandés.

Extrait du « *Journal de marche et des opérations du régiment* », pages relatant (l')« Historique des faits du 13 septembre 1914 ».

Troisième version du déroulement de la journée du 13 septembre 1914 :

Le 13 septembre une attaque est lancée vers la cote 140 au nord de Fontenoy à 5h 00. Les soldats sont stoppés assez rapidement et soumis à un feu très violent d'artillerie et de fusillades. Les soldats s'enterrent. Vers 19 h00, nuit noire, toujours soumis à une pluie de balles, une panique générale de plusieurs régiments (216^e, 298^e, 321^e R.I.) se produit, les soldats s'enfuient vers le sud.

Le général de brigade ne peut empêcher le flot de fuyards de redescendre vers Fontenoy. Un barrage de Dragons (14^e Dragons) a pour mission d'empêcher les fuyards de descendre le plateau. Le lendemain près de 400 hommes du 305^e R.I. manquent à l'appel.

Curieusement, la veille de cette affaire, le 12 septembre, un prisonnier allemand avait déclaré que 4 régiments allemands sont retranchés sur le plateau ainsi qu'une nombreuse artillerie.

(JMO du 305^e RI et de la 126^e BI).

Source :

<http://saint-gervais-guerre-14-18.over-blog.com/article-305e-regiment-d-infanterie-de-riom-71925545.html>



Cote 140

Pierre Balleyguier (1870-1914) était le frère cadet de Georges et Marguerite Balleyguier.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **BALLEYGUIER**

Prénoms *Marie Pierre Delphin*

Grade *Capitaine*

Corps *305^e Régiment d'Infanterie*

N° { *56* au Corps. — Cl. *1890*

Matricule. { *641* au Recrutement *Seine 11^e Bureau*

Mort pour la France le *14 15 septembre 1914*

au *Combat de l'Aisne Fontenoy (Aisne)*

Genre de mort *Tués à l'ennemi*

Né le *15 décembre 1870*

à *Boury-sud* Département *Seine*

Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon),
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le

par le Tribunal de

acte ou jugement transcrit le *23 Janvier 1915*

à *Beuilly Seine*

N° du registre d'état civil

534-708-1921. [20434.]